

| AVRIL MAI JUIN 2013

Nissan, Iyar, Sivan,
Tamouz 5773

Kaminando i Avlando

.04

NOUVELLE SÉRIE



Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Avlando kon*
Tcheky Karyo
— BELLA LUSTYK
ET LISE GUTMAN

05 *Fleurs du*
répertoire
sépharade
— SUSANA WEICH-
SHAHAK

12 *Mon père,*
ce héros
— JEAN COVO

16 *Viktor Levi,*
une voix
libérale
— MICHAEL
ALPERT

18 *Embezar*
Inglez i Yidish
— RACHEL AMADO
BORTNICK

21 *Le centre*
Naime y
Yahoshua Salti

22 *Moshiko no*
kome bureka
— ESTER LÉVY

24 *Tratado del*
alma gemela
— LINE AMSELEM

26 *Une enfance*
juive en
Méditerranée
musulmane
— BRIGITTE
PESKINE

L'édito

Jenny Laneurie François Azar

Avec le printemps vient le temps des annonces et, avec Shavouoth, celui des premières récoltes. Ce numéro nous donne l'occasion de vous présenter le programme de notre deuxième université d'été de *djudyo*. Les inscriptions sont ouvertes et nous vous attendons nombreux pour une semaine d'immersion dans le monde judéo-espagnol !

Mais, avant l'université, nous vous proposons de très nombreux rendez-vous à nos cours et ateliers, au Kafé de Los Muestros et en juin au Festival des Cultures juives dont le thème cette année, «la Méditerranée», offre un bel écrin à notre programme judéo-espagnol. Sans oublier le voyage que nous ferons en mai à la rencontre de la communauté juive d'Izmir.

Le développement de la pagination du *Kaminando i Avlando* nous permet d'ouvrir une chronique d'entretiens avec de grands témoins, tel l'acteur Tcheky Karyo interviewé dans ce numéro par Bella Lustyk et Lise Gutman. Nous pouvons aussi vous proposer désormais plus régulièrement des articles sur le répertoire musical – comme ici le texte illustré de la conférence donnée par Susanna Weich-Shahak lors de l'université d'été 2012.

En un an plus d'une centaine de nouveaux adhérents sont venus nous rejoindre et nous ont permis de développer de nouveaux projets. La transmission est aujourd'hui mieux qu'un vœu, c'est une réalité concrète au sein de notre association. Mais des trésors de notre culture demeurent inédits et d'autres projets attendent de nouvelles ressources pour voir le jour. Nous lançons donc dans ce numéro un appel à votre générosité* *para ke bivan, kreskan y enfloreskan la kultura i la lingua sefardis !*

** Notre association ne supportant pas de charges fixes (loyer, salaire...), les dons seront consacrés, dans leur intégralité, à des projets culturels et éducatifs.*

Ke haber del mundo ?

La nationalité espagnole pour les descendants des Juifs expulsés d'Espagne

En février dernier, en Israël, en présence du président du Parti Populaire d'Espagne en Israël, le secrétaire exécutif Alfredo Prada a affirmé que son parti apportait son soutien aux Séfarades qui souhaitent obtenir la nationalité espagnole. Il a rappelé que, deux semaines auparavant, en Espagne, le Conseil des Ministres avait accordé la nationalité espagnole à vingt membres de la communauté séfarade résidant en Turquie.

Alfredo Prada a indiqué que le gouvernement espagnol étudiait actuellement les réformes nécessaires pour permettre l'obtention automatique de la nationalité espagnole et que lui-même soutiendrait les démarches permettant aux Séfarades vivant en Israël d'obtenir la nationalité espagnole.

À noter qu'en Angleterre, la BBC a diffusé, début mars, une longue émission sur le projet de Loi visant à faciliter les conditions d'obtention de la nationalité espagnole par les descendants des Juifs expulsés d'Espagne.

En Israël

**25.04
> 27.04**

Los Dias de Geon Sefarad

Los Dias de Geon Sefarad sont organisés à Eilat du 25 au 27 avril avec notamment la participation du président Yitzhak Navon et de Kobi Zarco, Matilda Koen-Sarano, Betty Klein, Eliezer Papo, Tamar Alexander.

Chaque samedi, de 14 à 16 h, sur Radio Lev Hamedina, le chanteur Kobi Zarco-Alvayero anime un programme judéo-espagnol. Il interprète des chansons de la tradition qu'il a reçues en héritage de sa famille ainsi que des contes traditionnels.

Pour que vivent la langue et la culture judéo-espagnoles, soutenons le mensuel *El Amaneser*

El Amaneser, qui paraît comme un supplément au journal *Şalom* d'Istanbul, est la seule revue mensuelle qui soit entièrement rédigée en judéo-espagnol. Elle est publiée par le Centre sépharade d'Istanbul sous la direction de Karen Gerson Şarhon et, jusqu'à présent, son financement était assuré par le journal *Şalom* avec l'aide de la communauté juive de Turquie.

Compte tenu des difficultés économiques actuelles, la revue est aujourd'hui en grand danger. Sauf à trouver très vite un nombre significatif de nouveaux abonnés, le journal risque de devoir cesser sa parution à court terme.

Et pourtant, *El Amaneser* présente un très grand intérêt pour ses lecteurs. Il est une source importante d'information pour les chercheurs, les universitaires et pour tous ceux qui souhaitent que soit préservées et transmises la langue et la culture judéo-espagnoles. Vous pouvez faire en sorte qu'*El Amaneser* continue à paraître encore pendant de nombreuses années. Il vous suffit de souscrire un abonnement. Pour un an, c'est-à-dire pour 12 numéros, il vous en coûtera 35 €.

Pour participer au sauvetage d'*El Amaneser*, merci d'adresser vos coordonnées et un chèque à l'ordre d'Aki Estamos-AALS qui fera suivre ou prenez directement contact avec l'éditeur :

elamaneser@gmail.com ou
karensarhon@gmail.com

Vers une journée internationale du judéo-espagnol

Il y a quelques semaines, Zelda Ovadia rédactrice aux côtés de Moshe Shaul de la revue *Aki Yerushalayim*, a eu l'idée d'une journée internationale du ladino et du judéo-espagnol. Cette proposition a donné lieu à de nombreux échanges et commentaires au sein du forum Ladinokomunita. Fallait-il trouver un lieu unique de rencontre en Espagne ou en Israël ou prévoir des manifestations multiples à travers le monde ?

«Este aroz areyeva dainda muncha agua» dit le proverbe, c'est-à-dire «Il y a encore beaucoup d'eau de cuisson dans ce riz», et donc encore beaucoup à réfléchir sur cette proposition.

Le président de l'Autorité nationale du Ladino, Itzhak Navon, ancien président de l'État d'Israël, a repris l'idée et proposé de fixer la date d'une telle journée au dernier jour de la fête de Hanouka.

Écrivez-nous pour nous faire part de vos réactions et de vos suggestions :

akiestamos.aals@yahoo.fr

En Espagne

17.06 > 21.06

12^{ème} Festival de musique séfarade à Cordoue

La Red de Juderias de Espanya «Camino de Sefarad» organise à Cordoue, du 17 au 21 juin, le 12^{ème} Festival de musique séfarade avec la chanteuse israélienne Mor Karbasi.

À Zamora

04.07 > 06.07



Vista de la judería vieja, œuvre du peintre de Zamora Alfonso Bartolomé

Congrès international

Les délégations du réseau espagnol de culture juive Tarbut Sefarad à Zamora, Feroselle et Madrid organisent, du 4 au 6 juillet, un congrès international sur le thème « Les Juifs de Zamora et les communautés juives hispano-portugaises ». L'objet principal de

cet événement est d'explorer les dimensions de la communauté juive de Zamora et ses ramifications postérieures à 1492 au travers de la diaspora sépharade et des communautés crypto-juives.

www.zamorasefardi.com

En Argentine

17.08 > 19.08

Symposium International d'Études séfarades

À Buenos Aires, du 17 au 19 août, sera organisé le 5^{ème} Symposium International d'Études séfarades sous l'égide du CIDISEF et de l'Université Maimonides. Les propositions d'intervention seront reçues jusqu'au 31 mai 2013. Les exposés devront porter sur différents aspects de la culture judéo-espagnole à différentes époques (histoire, littérature, linguistique, musique, généalogie..).

Contact : cidicsef@ciudad.com.ardi.com

En Bulgarie

31.08 > 07.09

Université d'été à Sofia

L'Institut de Recherche sur les Juifs d'Allemagne (Hambourg) et Shalom (Sofia) organisent, du 31 août au 7 septembre, une deuxième Université d'été qui se tiendra à Sofia sur le thème : « Les Séfarades, leurs langues, leurs littératures ». Parmi les intervenants, citons : David Bunis (Jérusalem), Gaëlle Collin (Paris) Liliane Feierstein (Buenos Aires), Paloma Diaz-Mas (Madrid) et Michaël Halevy (Hambourg).

Contacts : michael.halevy@googlemail.com
et duckeszfellow@googlemail.com

CARNET ROSE

Une 4^{ème} arrière petite fille chez Esther et René Benbassat.

Esther et René Benbassat, membres fondateurs d'Aki Estamos-AALS, ont la joie d'annoncer la naissance de leur quatrième arrière petite-fille Sasha, après Einat, Mayane et Tamar. Sasha est la petite-fille de leur fils Robert et la seconde fille de Noémie Benbassat et Xavier Wolfmann.

Toutes nos félicitations aux heureux parents, grands-parents et arrière grands-parents.

Carnet gris

Décès de Gilles Veinstein

Gilles Veinstein, professeur au Collège de France, est mort à Paris le 5 février 2013. Né à Paris le 18 juillet 1945, agrégé d'histoire et ancien élève de l'École Normale Supérieure, il a donné ses cours et dirigé les études et les recherches en études turques et ottomanes à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et au CNRS et il est entré en 1998 au Collège de France. Gilles Veinstein était un érudit et un grand savant qui a exploité des fonds d'archives ottomans inédits (registres fonciers, de recensement, des cadis...) pour éclairer l'histoire de l'Empire. Il lui a consacré de nombreux articles et ouvrages dont *Le paradis des Infidèles de Mehmed Efendi*, Maspero, 1981, et, plus récemment, avec Nicolas Vatin, *Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans (XIV^e – XIX^e siècles)*, Fayard, 2003. Son dernier ouvrage, avec John Tolan et Henry Laurens a porté sur les relations anciennes et multiples entre *L'Europe et l'Islam – Quinze siècles d'histoire*, Odile Jacob, 2009.

Il s'est intéressé au cours de ses recherches aux Juifs de l'Empire ottoman et leur a consacré une année de ses séminaires au Collège de France. Il a notamment mis en avant l'arrivée incessante des marranes d'Espagne et du Portugal dans l'Empire au XVI^e siècle et le rôle déterminant des Juifs expulsés d'Espagne dans le développement d'une industrie lainière (foulage, traitement, filage, teinture, tissage...) à Salonique puis à Safed. Il a dirigé l'ouvrage *Salonique, 1850-1918. La ville des Juifs et le réveil des Balkans*, (Autrement, 1992) et il avait présenté, lors de notre première université d'été, en juillet 2012, une brillante traversée de l'histoire de cette ville qui avait passionné tous les publics, spécialistes comme novices. Nous reviendrons sur l'œuvre de Gilles Veinstein dans la prochaine livraison de notre revue en publiant le texte de son intervention de juillet 2012 ainsi que la liste des articles qu'il a écrits sur les communautés juives. Nous présentons à sa famille nos sincères condoléances.

Avlando kon...

Tcheky Karyo

Un enfant du Bosphore à la Roquette



Baruh Djaki Karyo, dit Tcheky Karyo, né le 4 octobre 1953 à Istanbul.

Le 10 janvier 2013, Bella Lustyk et Lise Gutman recevaient Tcheky Karyo dans l'émission Aki Estamos sur Judaïques FM. Nous publions les extraits les plus significatifs de cet entretien où Tcheky Karyo évoque son enfance dans le quartier judéo-espagnol de la Roquette.

B.L. : On vous connaît comme artiste aux multiples talents, vous avez tourné dans plus de 80 films avec les plus grands réalisateurs, mais ce que l'on connaît moins ce sont vos origines et d'abord votre nom « Tcheky » qui est, je crois, un diminutif.

T.K. : Tcheky c'est Djeky et Djeky c'est la manière de prononcer à la turque Jacky, car comme dans une chanson de Brel, je m'appelais aussi Jacky. Ma mère m'a appelé Jacky du nom d'un frère qu'elle a perdu pendant la guerre. La famille de ma mère

est venue de Salonique. Ce sont des Juifs saloniens d'origine espagnole qui ont fui les persécutions jusqu'à Paris où ils ont été rattrapés par la folie antisémite. Après la guerre, mon père est parti brièvement avec ma mère en Turquie. Quand je suis né à Istanbul, mes parents ont déclaré la naissance à l'Ambassade, car ils voulaient que je sois tout de suite français. Mon père a prononcé mon prénom à la turque et le préposé a noté « D-j-a-k-y ». Ils m'ont également appelé Baruh qui est le prénom de mon grand-père. Donc mon nom c'est « Baruh Djaky Karyo », mais ma mère m'appelait Jacky et ce prénom crié sur tous les tons m'a pesé. En revanche, quand j'allais à Istanbul, j'entendais mes cousines dont j'étais amoureux dire « Djeky, Djeky » et j'étais ému. À l'adolescence, quand on commence à écrire son nom et à vouloir s'affirmer, je me suis dit Jacky, Jacky – non ! Djeky

en Turquie, Djaky sur ma carte d'identité, il fallait que je trouve un consensus dans la prononciation. On dit souvent qu'un nom c'est comme un mantra, que quand on prononce le nom, le son c'est aussi vous. J'ai réussi à trouver un équilibre entre la France et la Turquie. Tcheky c'était la façon la plus juste pour que cela soit prononcé en français avec le son qui me touchait, celui de la Turquie.

B.L. : Vous êtes né en Turquie. Vous êtes resté longtemps là-bas ?

Mes parents sont partis très vite. Mon père était un type très bouillonnant et turbulent et il est parti de manière turbulente. Il a rencontré ma mère dans le quartier juif espagnol autour de la rue de la Roquette, de la rue Sedaine, de la rue Popincourt. Tous ces Juifs étaient là pendant la guerre, ils étaient très proches. Il y avait le Thermomètre, place de la République qui était ce beau café où tout le monde allait et où il y avait aussi des marieuses. Mon père est arrivé à Paris et s'est dit «il faut que je trouve une femme juive» et il est allé voir les marieuses qui lui ont présenté une, deux, trois femmes. Souvent ma mère disait : «si tu avais été avec celle-là ce n'est pas des cris que tu aurais, mais la table sur la tête». Ils se disputaient beaucoup, c'était fellinien. Il faudrait un carré blanc pour raconter cela.

L.G. : Et vous êtes attaché à ce quartier ?

Oui, beaucoup. Je l'ai vu changer et j'ai souvent été triste que cela bouge comme ça parce que j'aimais beaucoup «Les cinq continents» rue Basfroi ou Abramov. Tout cela est dans ma mémoire. Je suis à la fois très heureux que l'on puisse entretenir une histoire, que cela ne tombe pas dans l'oubli et que l'on cherche à conserver la langue, mais je crois aussi que l'on est des êtres humains, que l'on est dans une chaîne, que l'on continue ce voyage. J'ai appris à trouver mes racines ailleurs, dans des pays éloignés, car au fond les hommes se comportent tous de la même manière, même s'ils appartiennent à des communautés différentes.

B.L. : Est-ce que vous parliez judéo-espagnol chez vous ?

Je le parle parce que mes parents le parlaient entre eux. Même si mon père a appris le français, c'était plus facile pour eux *de avlar en djudyo*. Ils ne nous l'apprenaient pas, car la réaction de mon père et un peu de ma mère aussi était de s'intégrer. Alors que j'aurais tellement aimé parler le grec, et que mon père parlait le grec et le turc couramment et même l'arménien, il voulait que l'on apprenne le français. Mon père disait quand j'étais enfant cette phrase qui est restée pour moi comme un slogan : «tu es juif, il ne faut pas en avoir honte, mais il ne faut pas le crier sur les toits». Enfant, je me posais des questions «Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ne pas avoir honte ? D'où vient la honte d'être ceci ou cela ?» Tout à coup c'est le poids de l'histoire qui vous tombe dessus. «Ne pas le crier sur les toits», pourquoi ne pas le dire ? Faut être discret. Le fait de parler d'autres langues, c'est une manière d'être pointé comme venant d'ailleurs.

L'espagnol on l'a appris à leur insu, par osmose. Comme ils le parlaient souvent pour qu'on ne comprenne pas, ma sœur et moi on se parlait espagnol, on se disait : «Tu as entendu ce qu'il a dit ? – *no le avles, dechalo, dechalo*». *Es el kasteyano del siglo de oro*, il y a des mots d'hébreu, des mots turcs dans ce que parlait mon père car chaque Espagnol s'est enrichi de la langue des pays où il a vécu.

L.G. : Vous préparez un album de chansons, est-ce que vous auriez envie un jour de faire une chanson en judéo-espagnol ?

Bien sûr. D'ailleurs dans le premier album, j'ai fait des choix. Je me suis dit : «Qu'est ce qui me plaît ?» Je vais naturellement vers ce qui a un certain pathos. J'adore la musique arabo-andalouse. J'aime dès qu'il y a un chant religieux quel qu'il soit. Cela me porte et me transporte. Je m'inspire de ça et bien sûr j'ai chanté en espagnol dans ce premier album en interprétant un poème de Lorca. Naturellement, dans ce que je chante et ce que je fais, ces racines nous font des coucous.

Susana Weich-Shahak

Aviya de ser... los Sefardim

Fleurs du répertoire sépharade

Romancero, Coplas,
Cancionero

Le répertoire sépharade se compose de trois genres principaux, *romancero*, *coplas* et *cancionero* dont les termes sont souvent confondus entre eux. Les premières recherches, menées surtout par des Espagnols, étaient centrées sur le texte des *romances*. Ce n'est que dans les dernières décennies du XX^e siècle que la recherche s'est étendue à l'étude littéraire des *Coplas* et du *Cancionero*. En parallèle, la recherche musicologique a progressé grâce à la multiplication des enregistrements de terrain. Le travail que j'ai entrepris à partir de 1974 a été déposé et catalogué à la Bibliothèque Nationale israélienne où il est à la disposition des chercheurs et des artistes.

1. Seminario
Menéndez Pidal,
1982.

Pour définir les trois genres du répertoire sépharade, il faut prendre en considération plusieurs paramètres :

- la structure du texte (versification et rimes du poème);
- la structure musicale (forme, rythme, mélodie);
- la relation entre le texte et le chant;
- la thématique du texte et son contexte historique;
- les aspects linguistiques (phonologie, morphologie, syntaxe, lexique);
- la fonction sociale dans le cycle de la vie ou de l'année festive;
- la performance musicale (pratique collective ou individuelle, masculine ou féminine, présence d'un accompagnement musical, lieu de la performance).

Le romancero

Le *romancero* désigne le corpus des ballades sépharades ou *romances*. Il est issu du patrimoine médiéval espagnol conservé et transmis par les Juifs après leur expulsion. Leur source musicale se trouve dans des répertoires publiés en Espagne au XVI^e siècle. Ces poèmes narratifs développent toujours une histoire.

Le texte comprend un nombre indéterminé de vers et chaque vers possède en général seize syllabes divisées en deux hémistiches de huit syllabes.

Par exemple : u-na ta-dre d'en-ve-ra-no/pa-se por la mo-re-ri-ia (8/8)

La musique est composée d'une strophe musicale qui est répétée avec de légères variantes tout au long du texte. C'est la musique qui assure la répartition des vers en strophes. Sauf dans de rares exceptions, la strophe musicale est divisée en quatre phrases musicales qui correspondent à quatre hémistiches.

Certains *romances* sont nés en Grèce, en Turquie, au Maroc comme l'ont démontré Samuel G. Armistead et Joseph H. Silverman dans leur

livre *En torno al romancero sefardi, hispanismo y balcanismo de la tradición judeo-española*¹. Des *romances* peuvent ainsi emprunter à des thèmes juifs, mais la forme conserve alors les caractéristiques du *romancero*.

Les personnages du *romancero* sont des rois, des reines, des princesses, des chevaliers galants, des prisonniers et des captifs. Un *romance* d'Izmir prend ainsi pour thème la rêverie d'une jeune fille. La reine et ses trois filles sont occupées à broder, mais la plus jeune s'endort. Alors que sa mère la réprimande, elle raconte avoir vu en rêve la lune à sa porte, une toile à sa fenêtre et une fontaine avec trois oiseaux. Sa mère interprète alors le rêve comme un présage de bonheur pour son mariage. La lune est sa belle-mère, la toile sa belle-sœur, les oiseaux ses beaux-frères et la fontaine, le fils du roi, son fiancé.

El rey de Francia version de Malka Dayán-Mayish (Izmir).

*El rey de la Francia / tres hijas tenía,
La chica labraba / durmirse quería.
La madre que la vía / aharvarla quería.
No m'aharves, mi madre / m'asoñí un esueño
Bien y alegría / y todo bueno, mi hija.
M'aparí a la puerta / vide la luna 'ntera,
M'aparí a la ventana / vide la strella Diana,
M'aparí al pozo / vide un pinar de oro
Con tres pajaricos / picándolo el oro.
La luna entera / la mujer del rey, tu suegra,
La strella Diana / la hija del rey, tu cuñada,
Y el pinar de oro / el hijo del rey, tu novio,
Los tres pajaricos / son tus tres cuñadicos.*

Les *romances* servent habituellement de berceuse que les frères et sœurs écoutent et apprennent autour du berceau. Ils sont chantés par des femmes sans accompagnement musical avec des lignes mélodiques richement ornées et comportant des mélismes (plusieurs notes correspondant à une seule syllabe). Les sujets des *romances* sont souvent liés à des événements

historiques du Moyen-âge espagnol comme les guerres entre Maures et Chrétiens durant la *reconquista*.

Un *romance* de Tanger met en scène les retrouvailles de deux sœurs, la reine et la captive. Une jeune femme chrétienne capturée par les Maures est devenue une reine musulmane. À sa demande, ses serviteurs lui amènent une jeune esclave chrétienne, la femme du comte de Flores qui a été tué. Les deux femmes sont enceintes et toutes deux accouchent le même jour. La reine a une fille et l'esclave, un garçon. La sage-femme échange les nouveau-nés et quand l'esclave chante une berceuse à la petite fille, elle est reconnue par la reine comme étant sa propre sœur. La dimension juive apparaît lorsque l'esclave est notée comme « ni maure, ni chrétienne ».

La reina Jerifa mora, romance interprété par Rina Benabu (Tánger).

*La reina Jerifa mora, la que mora en la Almería,
Dice que tiene deseo de una cristiana cautiva.
Los moros, como lo oyeron, de repente se partía[n]:
De ellos se van para Francia, y de ellos para la Almería.*

Se encontró con conde Flores, que a la condesa traía,

*Libro de oro en la su mano, las adoraciones hacía,
Pidiendo a Dió del cielo que le diera hijo o hija
Para heredar sus bienes, que heredero no tenía.
Ya matan al conde Flores que a la condesa traía,
Se la llevan de presente a la reina de Almería.*

Tomís, señora, esta esclava, la esclava que vos queríais,

Que no es mora ni cristiana ni es hecha a la malicia,

Que es una condesa y marquesa, señora de gran valía,

Tomís, señora, estas llaves, las de la despensa y la cocina.

*Yo las tomaré, señora, por la gran desdicha suya,
Ayer, condesa y marquesa, hoy, tu esclava en la cocina.*



Femmes
israélites de
Salonique
dansant.
Carte postale.
Date de l'envoi :
25 novembre
1912.

Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.

*Quiso Dios y la fortuna : las dos quedaron encinta.
Y van meses y vienen meses, las dos paren en un día :*

*La esclava tuviera niño, la reina tuvo una niña.
Las perras de las comadre[s], para ganar su platita,*

Dieron el niño a la reina y a la infanta dan la niña.

Un día, estando la infanta con la niña en la cocina,

*Con lágrimas de sus ojos lavó la cara a la niña.
¡ Ay, mi niña de mi alma, ay, mi niña de mi vida !
¡ Quién te me diera en mis tierras, en mis tierras de Almería !*

Te nombrara Blancaflor, nombre de una hermana mía

*Que la cautivaron moros día de Pascua Florida.
Por tu vida, la esclava, repíteme esa cantarcica!
Yo la repetiré, señora, por la gran desdicha suya.
Qué señas tenía tu hermana, que señas ella tenía ?
Tiene un lunar en el pecho, debajo de la tetilla.*

Siete vueltas le daría, que eran hermanas queridas,

Y de ahí se conocieron que eran hermanas queridas,

Se cogieron de la mano y se fueron a la Almería.



Les Coplas

Musiciens de la taverne (méhané) appartenant à Moïse Angel (Salonique, 1920). On y distillait du raki et un orchestre de rebetiko s'y produisait.

Collection Angel Adhéra. Photothèque sépharade Enrico Isacco.

Les *Coplas* ou *Complas*, comme on les appelait en Orient, forment un répertoire clairement différencié du *Romancero* et du *Cancionero*. Leur contenu, contrairement au *Romancero* est lié à la tradition juive et présente un texte très cohérent et structuré en strophes. Ce sont des chants composés par les Juifs, sur les Juifs, pour les Juifs.

Une grande partie des *Coplas* est chantée lors des festivités de l'année juive. Ce genre a eu un grand succès aux XVII^e et XVIII^e siècles, fleurissant en particulier à Salonique. Le thème peut avoir une origine biblique, mais son argument est tiré des sources talmudiques (*midrashim*, *haggadoth*) et évoque la légende des personnages de l'histoire juive comme par exemple *Moshé Rabbenou*. Les *Coplas* ont ainsi un rôle didactique destiné à transmettre les valeurs juives en particulier aux femmes et aux enfants.

Quelques *Coplas* sont également liées au cycle de la vie comme cette *Copla de parida*, destinée à la mère du nouveau-né et chantée durant les huit jours séparant la naissance de l'enfant de sa circoncision. Pendant cette période, on imagine l'enfant et sa mère exposés aux forces du mal. Ce chant intitulé *L'heureuse naissance* (*El parto feliz*) comporte deux versions qui montrent la diffusion du répertoire et la variabilité de la

tradition orale. Le texte évoque la difficulté d'être enceinte jusqu'à la joie de la naissance du bébé. La scène de la naissance montre la sage-femme (*la comadre*) qui encourage la femme enceinte à accoucher (*Aydé ! Aydé !*) et celle-ci qui répond (*Adio escapamé !*).

El parto feliz, copla interprétée par Haïm Dassa (Salonique)

*Oh, que mueve meses travates d'estrechura,
Vos nació un hijo de cara de luna,
Viva la parida con su criatura
Ya es, ya es buen simán d'esta alegría
Bendicho el que mos allegó a ver este día.*

*Cuando la comadre dice: dále, dále,
Dice la parida: ah, Dió, escapadme,
Dice la su gente: amen, amen, amen,
Ya es, ya es...*

*Ya viene el parido con sus convidados,
Ya trae en la mano cinta y buen pešcado,
Y en la otra mano resta de ducados,
Ya es, ya es...*

Les *Coplas* judéo-espagnoles appartiennent tout autant à la tradition orale qu'écrite. De nombreuses *Coplas* ont été publiées à Constantinople, Salonique, Vienne ou Livourne. Il y a une création constante qui accompagne les grands événements. Les *Coplas* se retrouvent dans la presse juive et on mentionne l'air sur lequel les chanter. Dans les sources écrites figurent également le nom de l'auteur alors que la tradition orale est en principe anonyme. La *Copla* célèbre *Kuando el rey Nimrod* est ainsi tirée de l'œuvre du *Coplero* Avraham de Toledo. C'est également un genre masculin ce qui la différencie du *romancero* qui est un genre purement oral et féminin. Cela est plus évident encore dans le répertoire des *Coplas* paraliturgiques chantées lors des festivités de l'année juive à partir de petits livrets imprimés. Le chant était dirigé à table par le chef de famille.

No.19a
Y5773/30

$\text{♩} = 196$



La rei- na Je-ri - fa mo- ra la que mo - ra en la Al-me - rí - a

di-ce que tie- ne de - se - o de u-na cris - tia-na cau - ti - va

La reina
Jerifa mora

No.16: *El parto feliz*

$\text{♩} = 78$



Oh que mue- ve me- séis tra-va-tes de es- tre- chu- ra

Voá na ció un hi- } o de ca - ra de lu- na

Vi-va la pa- ri- da con su cri- a - tu- ra

ya es ya es buen si- mán d'es-ta a- le- grí- a

Ben-di-cho el que mos a- lle-gó a ver es- te dí- a

El parto feliz

2. Cf. Margit Frenk Alatorre, *Corpus de la antigua lírica popular hispánica. Siglos XV a XVII*. Madrid. Castalia, 1987.

La communauté sépharade du Maroc utilise un chant particulier pour célébrer le renouvellement du cycle de la nature lors de la fête de Toubichvat. *El debate de las flores* met en scène une discussion entre des fleurs qui se disputent le privilège de louer Dieu. Chaque fleur vante ses vertus à tour de rôle. Le texte, émaillé de mots hébreux, évoque quatre fleurs : le basilic, le lys, le jasmin, la rose. Cette *Copla* est documentée dans la tradition sépharade de Méditerranée orientale dans un manuscrit de Sarajevo (1794), de Venise (1744), Amsterdam (1793). Si elle ne semble plus pratiquée chez les Sépharades orientaux, elle demeure très connue au Maroc. Elle est attribuée par Michaël Molho au *coplero* du XVIII^e siècle Yehuda Kali.

Première strophe :

*Ajuntáronse las flores
A alabar al Dio a una,
Que las crió tan donosas,
Lindas, sin tachas ninguna.
Dicen berahot en ellas
Como dicen en la luna,
Así dice cada una :
No hay más mejor que mí.
Sobre todo es de alabar
A El Hai, Sur Olamim...*

Le Cancionero

Les chants du *Cancionero* sont appelés *cantigas* ou *canticas* par les Sépharades orientaux et *cantares* ou *cantes* par les Sépharades du Maroc. Ils ont pour point commun avec le répertoire des *Coplas* la grande variété des textes et des musiques et ils sont profondément influencés par le style local. Certaines *cantigas* sont connues par les informateurs eux-mêmes comme des traductions, des adaptations ou des parodies de chansons turques.

Les *cantigas* se différencient fortement des deux autres genres. Les strophes se composent de quatre vers rimés. Elles présentent habituellement

un refrain. Les *cantigas* sont chantées en groupe et sont souvent accompagnées d'un instrument, la plupart du temps un tambourin (*pandero*). Contrairement aux *romances* et aux *coplas*, les *cantigas* ne présentent pas de continuité du texte mais sont fondées sur l'expression d'un sentiment (joie, situation comique). Les strophes sont interchangeable.

La *cantiga Morenica* peut s'interpréter à n'importe quel moment du mariage. Elle trouve sa source dans un texte très ancien recueilli au XVII^e siècle², et la symbolique de la belle femme à la peau brunie par le soleil, provient, assurément du *Cantique des Cantiques*. Au contraire, le motif de la domestique qui suit qui l'appelle, présent à la seconde strophe du texte, apparaît dans une ritournelle citée par Lope de Vega dans sa comédie *Servir a señor discreto* et dans d'autres sources de la Renaissance.

Cette *cantiga* est structurée en trois paires de strophes parallèles. Les deux premières strophes, commencent par le même vers *Morenica a mi me llaman*, les deux suivantes, par *Decile a la morena* et les deux dernières par *Ya se viste la morena* comparant ses vêtements avec la couleur des fruits et des fleurs : la rose (du turc, *yul*), le coing, la pêche (du turc, *şifilî*) et la poire. Cette structure en strophes parallèles est très typique du texte du répertoire sépharade. Le refrain comprend des paroles en grec (*mavra matiamu* / mes yeux noirs) qui proviennent probablement d'une chanson grecque ayant servi de modèle musical au texte judéo-espagnol.

Morenica, cantiga interprétée par Rahel Altalef-Brenner (Izmir)

*Morenica a mi me llaman
Blanca yo nací:
El sol del en verano
M'hizo a mi así.
Morenica, graciosa sos,
Morenica y graciosa y mavra matiamu.*



Morenica

Morenica me llaman
Los marineros,
Si otra vez me llaman
Me vo con ellos.
Morenica, graciosa sos,
Morenica y graciosa y mavra matiamu.

Decilde a la morena
Si quiere venir
La nave ya sta'n vela,
Que ya va a partir.
Morenica...

Decilde a la morena:
¿por qué no me querés?
Con oro y con tiempo
A mí me rogarés.
Morenica...

Ya se viste la morena
Y de yul yaquí
Ansina es la pera

Con el šiftilí.
Morenica...

Ya se viste la morena
De'amarillo,
Ansi es la pera
Con el bembrillo.
Morenica...

Susana Weich-Shahak est ethnomusicologue et enseigne au Centre de recherche sur les musiques juives de l'Université hébraïque de Jérusalem. Ce texte, reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteure est tiré de la conférence qu'elle a donnée le 11 juillet 2012 lors de la première université d'été judéo-espagnole à Paris.

Les textes et partitions sont tirés des livres de Susana Weich-Shahak:

- *Romancero Sefardí de Oriente, antología de tradición oral*, Editorial Alpuerto, 2010, Madrid.
- *La Boda Sefardí, Música, texto y contexto*, Editorial Alpuerto, 2007, Madrid.
- *Romancero Sefardí de Marruecos, antología de tradición oral*, Editorial Alpuerto, 1997, Madrid (en colaboración con Paloma Díaz Mas).
- *Un Vergel Vedre, Flores del repertorio Sefardí, romancero, coplas y cancionero*, Editorial Ibercaja, 1995.

Jean Covo

Mon père, ce héros



Jean Covo
avec son père
Léon, sa mère
Angelica et sa
soeur Annie à
Monte-Carlo
pendant la
guerre.

Un matin de 1943, un officier italien sonna à notre porte à Nice et déclara à mon père « Je viens vous arrêter ». Juif, grec et prisonnier évadé, il y avait en effet à cette époque assez de motifs pour l'arrêter au moins trois fois.

« Ah bon, répondit calmement le suspect, mais vous prendrez bien d'abord un petit café ». Mon père avait appris l'italien avant la guerre en vendant des fromages aux épiciers de la vieille ville qui venaient presque tous d'Italie.

Jean Covo et son père vers 1942 devant la gare de Nice.

La conversation s'engage donc autour du petit café et elle est d'autant plus courtoise qu'il apparaît vite que « dans le civil » l'officier vendait aussi des fromages. On vante donc les mérites respectifs du gorgonzola et du pecorino et on discute avec conviction des qualités des fromages de « capo d'anno » (de début d'année) par rapport à ceux affinés plus tard.

Et au bout d'une heure d'un dialogue de plus en plus cordial l'officier se lève en disant « Je raconterai que je ne vous ai pas trouvé et je reviendrai demain ». Quelle chance extraordinaire, n'est-ce pas ? Mais quel sang froid extraordinaire aussi !

Le lendemain bien sûr nous avons changé d'adresse. Nous avons d'ailleurs toujours une adresse en réserve qui surgissait miraculeusement chaque fois que nous étions en danger quelque part. Si bien que pour moi, qui étais trop petit pour avoir peur, la guerre ressemblait à une grande partie de cache-cache que nous gagnions toujours.

Mon père partait sur son vélo ou en train, muni de ses faux papiers (nous nous appelions Covot, le *t* final faisant plus français), vendre des choses incroyables comme des raquettes de tennis ou des fusils de chasse sous-marine. De telle sorte que grâce à ce commerce surréaliste je ne me rappelle pas avoir eu faim en ce temps là, de sorte que notre famille n'a jamais été séparée et que, retirés prudemment de l'école, nous suivions ma sœur et moi des cours particuliers chez une vieille demoiselle à la voix pointue.

« Je suis né sous une bonne étoile », disait mon père, mais conscient de la fragilité de notre destin, il soupirait parfois « Aman, aman, ke vida de papel ! » Il vivait pourtant d'espoir, et par exemple affirmait



que le jour de la libération de Nice il descendrait l'avenue de la Victoire, l'artère principale de la ville, « en marchant sur la tête », ce qui m'impressionnait beaucoup.

Mais, *kazik*, lorsque ce fameux jour arriva enfin, le champagne avait tellement coulé à flots que mon père ne fut absolument pas en état de marcher, ni sur la tête ni autrement. Ce jour là j'ai compris que même les grands hommes ont leurs faiblesses et qu'il ne faut pas toujours croire tout ce que disent les parents...

Famille Ermoza
à Jérusalem
en 1936. Les
grands-parents
Flor et Yitshak
encadrent leur
fils Moreno,
leur bru Luna
et leurs petits-
enfants Flora et
Yitshak.

Collection
David Ermoza.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.



Enrico Isacco a
constitué depuis
près de vingt ans
une remarquable
photothèque du
monde sépharade
en numérisant les
clichés qui lui sont
prêtés. Pour assurer
leur pérennité, les
archives recueillies
sont déposées
au Centre de
Documentation
Juive Contemporaine
et au Musée d'Art
et d'Histoire du
Judaïsme.



Rebecca Pinto,
grand-mère
maternelle de
Zelda Ovadia
avec sa fille
Jenny (Sinyora)
lorsqu'elle avait
1 an. Istanbul,
1914.

Collection
Zelda Ovadia.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.

SI VOUS POSSÉDEZ
DES PHOTOS DE
VOTRE FAMILLE
et des lieux qu'elle
fréquentait nous
vous conseillons
vivement de prendre
contact avec Enrico
Isacco en lui
écrivant ([indianart@
wanadoo.fr](mailto:indianart@wanadoo.fr)) ou en
lui téléphonant au
01 43 26 34 38.

Courrier des lecteurs

Michael Alpert
Londres (malpert@onetel.com)

Viktor Levi, une voix libérale

Dans la collection des œuvres en judéo-espagnol de la *British Library*, se trouve un roman de Viktor Levi (Constantinople 1865-1940), éditeur, propriétaire de journaux, journaliste, romancier et traducteur. Le roman s'appelle *Ha-mayyim ha-marim ve-ha-me'arerim ou la agua de la sotah*, ce qui signifie « Les eaux amères qui portent la malédiction ou l'eau de la femme mariée soupçonnée d'adultère » (Voir Les Nombres 5 : 18 : *Parshat 'Naso*). Le roman parut en feuilleton en 1889 et il paraît qu'il fit scandale. Son contexte était l'attitude anticléricale de certains intellectuels sefaradis et en particulier la tension entre les journalistes et le rabbinat, manifestée dans le *herem* prononcé contre David Fresko, directeur de *El Tyempo*, journal dans lequel écrivait Victor Lévi.

Le roman est doublement original car il n'est ni une traduction, ni une adaptation d'un roman étranger (comme c'était le cas de la plupart des romans en judéo-espagnol) et son thème est biblique. Mais l'histoire elle-même est imaginaire.

Les *Eaux Amères* du titre se réfèrent aux « preuves » de l'adultère ou de l'innocence d'une femme mariée qui avait éveillé les soupçons de son mari. Selon la prescription contenue dans les versets bibliques, le mari devait obliger sa femme à se présenter devant le *Cohen gadol*, c'est-à-dire le Grand Prêtre dans le Temple et celui-ci écrivait alors la malédiction suivante : « ... si, ... tu as trompé ton mari et si tu t'es rendue impure en partageant la couche d'un autre homme... Que l'Éternel te livre à la malédiction et à l'exécration au milieu de ton peuple ! Qu'il fasse dépérir tes

cuisses et enfler ton ventre... ». Ensuite, le Prêtre mettait ces mots écrits, mélangés à de la terre prélevée sur le sol du Temple, dans un verre d'eau que la femme devait boire.

Dans le roman de Viktor Lévi, c'est le *Cohen gadol* lui-même – titre que l'auteur traduit entre parenthèses pour ses lecteurs par *sakrifikador* – qui désire la femme, laquelle est totalement innocente. Il insiste pour que le mari oblige sa femme à se soumettre à la preuve. En fin de compte, tout se termine bien, mais l'auteur maintient la tension jusqu'au dernier moment.

Et voici les deux thèmes que je suis en train d'étudier :

- d'abord l'évident anticléricalisme de l'auteur, ce qui doit s'expliquer par le contexte des *modernisateurs* dans la communauté sefardite, surtout dans les villes de l'Empire ottoman et dans le groupe des intellectuels sefardis ;

- ensuite, je veux examiner la question de la femme dans ce roman et dans d'autres. Dans ma traduction en anglais du texte original judéo-espagnol écrit en caractères Rashi – texte que j'ai d'abord translitéré en caractères latins – et dans mon étude du roman de Elia Karmona, *La muz'er onesta* (*The Chaste Wife*, Nottingham, Five Leaves 2007), il a été question aussi d'un mari obsédé par ses doutes quant à la fidélité de sa femme. Il me paraît important que deux romanciers se soient penchés sur le même thème. On trouve aussi beaucoup d'autres romans et contes d'auteurs judéo-espagnols ayant pour sujet des femmes maltraitées.

De plus, Viktor Lévi ne s'est pas limité à un seul roman. Il a traduit du français deux très longs romans d'un des romanciers populaires français les plus connus de son époque : Xavier de Montépin (1823-1902), auteur de plus de cinquante romans publiés en feuilleton. Peu connu aujourd'hui, son roman le plus célèbre, *La Porteuse de Pain* (1884-1887) a été néanmoins porté au théâtre, au cinéma et à la télévision. Son sujet est aussi celui d'une femme maltraitée par les hommes, qui souffre et ne trouve pas la justice

qu'elle recherche. Viktor Lévi a traduit, du même auteur français, *Les filles de bronze*, énorme œuvre (presque mille pages), dont le sujet est les mauvais traitements subis par trois femmes métisses dans l'île de Porto Rico, et la vengeance qu'elles poursuivent et obtiennent.

J'ai trouvé aussi un discours que Viktor Lévi a prononcé à Alexandrie, en Egypte, devant une loge maçonnique, sur le thème du scandale des souteneurs juifs, qui faisaient le trafic de milliers de femmes et de jeunes filles israélites qui quittaient la Russie et la Pologne entre 1880 et 1914. Ces femmes finissaient par se retrouver dans les maisons de prostitution à Marseille ou bien à Buenos Aires, en passant par Constantinople et par Alexandrie. Lévi était associé à l'œuvre de « l'Association pour la Protection des Jeunes Filles et des Femmes juives » dont la présidente de la section française était Madame Adelaïde de Rothschild.

Voilà tout ce que je sais sur Viktor Lévi. Je n'ai rien trouvé sur internet. Il est peut-être important que ses traductions des romans de Montépin aient été publiées en judéo-espagnol sans les raccourcis habituels destinés à les faire entrer dans la demi-page du feuilleton (s'ils apparaissaient dans les journaux), ou qu'ils aient été publiés pendant peut-être plusieurs mois dans les fascicules qui sortaient chaque semaine avec un chapitre d'un roman en judéo-espagnol.

J'espère qu'un des lecteurs de *Kaminando I Avlando* pourra me fournir d'autres informations sur Viktor Lévi. Je voudrais, par exemple, trouver des articles que Lévi envoyait à *El Tyempo* et à *El Telegrafo*, les deux importants journaux en judéo-espagnol de Constantinople. Mais je ne sais même pas s'il les signait.

El kantoniko djudyo

Livriko para imigrantes sefaradis en la Amerika:

Embezar Inglez i Yidish!

Rachel Amado Bortnick

1. arrivèrent

2. jeunes

3. villes

4. cherchaient

5. ils devaient

6. trouver

7. les aider

8. apprendre

9. aussi

10. étant donné

11. il voulut

12. en leur
enseignant

13. pressant,
urgent

14. profitable

En los primeros 20 anyos del siglo vente yegaron ¹ a los Estados Unidos de la Amerika unos 30 000 imigrantes sefaradis del Imperio Otomano, lo mas de eyos ombres djovenes ². Era tiempo de gerras i perikolos en sus viejas sivdades ³, i bushkavan ⁴ aki un avenir mijor para eyos i sus famiyas. Tenian ke ⁵ emprimero topar ⁶ lavoro, i adaptarsen a la vida. Las linguas ke konosian – el djudeo-espanyol, i posivlement un poko de turko, o grego, o mezmo fransez – no les sirvian aki. Komo podian dirijirsen?

Kon el buto de ayudarles ⁷ se publiko en New York, en 1916, el «Livro de Embezar ⁸ las linguas Ingleza i Yudish», ovra del eskritor i jurnalisto Moise Gadol, orijinario de Bulgaria. El Sr. Gadol publikava el semanal «La Amerika» – el primer

jurnal en judeoespanyol (en letras ebreas) en la Amerika. Era un ombre muy enstruido, konosiya munchas linguas, entre eyas el inglez i el yidish tambien ⁹. Siendo ke ¹⁰ la majoridad de los nuevos imigrantes djudios al pais eran ashkenazim, es klaro ke el kijo ¹¹ ayudar a los nuevos venidos sefaradis en ensenyandoles ¹² estas dos linguas tambien, komo lo dize el titolo del livro, i eksplika el sutitolo: «Muy premurozo ¹³ i provechozo ¹⁴ para todos los djudios espanyoles ke imigraron o ke pensan imigrar aki en Amerika.» I no era karo: «presio 25 sentes» Komo verash, el livro es en letras rashis.

El livro, imprimido en djudeoespanyol en letras rashis, deskrive en su introduksion las razones de emigrasion: «nuestro puevlo sefaradi a fin de

Method how to learn to write and read in Spanish-Hebrew or in English

מיטודה פֿור אימביואר אה איסקריב'יר אי מילדאר אין ג'ודיאור-איספאניוול או אין אינגליז

English	English Cap.	Spanish=Hebrew Hand written	Rabbinic or Rashi	Hebrew Characteres
a	A	א	א	א
b	B	ב	ב	ב
w, v	W, V	ו	ו	ו
g	G	ג	ג	ג
ch	Ch	כ	כ	כ
d	D	ד	ד	ד
e	E	ה	ה	ה

Table des
alphabets
comparés.

קונב'ירסאסיון

יידיש	אינגליז	איספאניוול
גוטן טאג, מ'היינ	Good day, sir	גוד דיי. סיר
גוטן עבנד, מ'היינ	Good evening, madam	גוד איב'נינג, מ'היינ
מאדאם		מאדאם
גוט מורנינג, מ'היינ	Good morning, miss	גוד מורנינג, מ'היינ
פ'ראיילאזין		פ'ראיילאזין
גוט נאכט	Good night	גוד נאכט
אדווייז אדאפ'צירזאזין	Good=by	גוד באיי
צו גייט איה?	How do you do?	האלו דו יו דו?
צו פ'ילט איה זיט?	How are you?	האלו אר יו?
איך ציפ'ינדי ווייט גוט	I am well	איך אים אהיל
איך דאנק איה	I thank you	איך טינק יו
איך צין איה פיל דאנקבאר	I am much obliged to you	איך אים מוג' אוב?
איך פ'ראיילאזין ווייט	I am glad	ל'אייג'ד טו יו
		איך אים גליד

Lexique
trilingue pour la
conversation.

15. améliorer
16. lois
17. fait l'éloge de
18. explique
19. lutte
20. disques
21. malade
22. mots
23. lire
24. chantre
25. rassembler
26. numériser

amijorar¹⁵ sus situaciones ekonomikas o fuyendo de las injustisas de los paizes del mundo viejo, se embarka en los vapores de salvasion...» i ajdusta una ilustrasion de un «vapor de salvasion» i otra de la Statua de Libertad del puerto de New York. Gadol eksplika komo ser imigrantes legales, i komo es «la vida amerikana». Da la traduksion al ladino de las leyes¹⁶ amerikanas de imigrasion, alava¹⁷ la ekonomia libera, las eskolas i los parkes puvlikos, el «ice cream», los edifisios altos, el «subway» (metro), la elektrisita, i el kozmopolitanzismo de la sivdad. Tambien da a entender¹⁸ la importansia de las organizaciones komunales de imigrantes de diversos paizes i kulturass, komo de los sefaradis. (Por munchos anyos Gadol lucho¹⁹, sin reushita, para reunir a los sefaradis en una organizasion sentral.) En el libro mete tambien reklamas en judeoespanyol de restorante kasher, de sigaros de la kompania «turko-amerikan», de magazen de mobles, de de raki i de vino kasher, de kompania de plakass²⁰ de muzika sefaradi, turka, grega, i arabe. Ay reklama de un dentista i un doktor, aun ke dize ke «no ay tiempo de estar hazino²¹ en este paiz!»

I siguro, ay la seksion de ensenyar inglez i «yudish», ke tiene tabelas de «konversasion» – de frazass i biervos²² en «espanyol» (en letras rashis) kon sus ekivalentes en inglez (en letras latinas i sus pronunsasion transliterada en letras rashis) i en «yudish» (en letras rashis!) Tambien ay tabela de «metoda de ambezar a eskrivir i meldar²³ en djudeoespanyol i en inglez» ke da las letras del alfabeto en diversass eskrituryas: ebreo, rashi, soletreo (yamado aki «Spanish-Hebrew Hand Written» – espanyol-ebreo eskrito a mano), i inglez en letras majiskulas i chikas.

Asta poko antes este valutozo livriko istoriko se topava cuadrado en la koleksion de Isaac Azose, hazan²⁴ emerito de la kehila Sephardic Bikur Holim Congregation en Seattle. Ma poko atras salio a luz komo parte del projekto «Seattle Sephardic Treasures Initiative» (inisiativa de los trezoros sefaradis de Seattle) de Devin Naar, djovent profesor de estudios djudaikos i istoria

en la Universidad de Washington, en kolaborasion kon la komunidad sefaradi de Seattle, Washington. Es un projekto para topar arekojer²⁵, prezervar, i dijitar²⁶ los dokumentos de la erensia sefaradi, i en esto ayudar a pasar esta erensia a las jeneraciones nuevas.

En uno de sus eskritos Devin Naar sita los biervos del haham Reuven Eliyahu Israel, el ultimo granrabino de Rodes, ke eskrivio: «Tenemos un dover sakro de estudiar profundamente nuestra istoria para saver ken somos nozotros.»

Es una deklarasion ke deskcrive la importansia de la Inisiativa en Seattle, i ke merese ser konsiderada por todos moztros.

Un livret destiné aux émigrants séfarades en Amérique: Pour l'apprentissage de l'anglais et du yiddish

Au cours des vingt premières années du XX^e siècle, quelque 30 000 émigrants séfarades venus de l'Empire ottoman arrivèrent aux États-Unis à la recherche d'un avenir meilleur. La majorité des Juifs déjà installés aux États-Unis étaient alors des ashkénazes.

Pour venir en aide aux nouveaux émigrants, fut publié à New-York en 1916 un «livret pour l'apprentissage de l'anglais et du yiddish». L'auteur, M. Gadol, originaire de Bulgarie, dirigeait alors le premier journal judéo-espagnol d'Amérique, l'hebdomadaire La Amerika qui était écrit en caractères Rashi.

Il expliquait dans ce livret, écrit lui aussi en caractères Rashi, comment être en règle avec les autorités, ce qu'était la vie en Amérique, l'économie libérale, les écoles, les organisations sociales...

Cet ouvrage conservé à Seattle dans la collection du chantre Isaac Aroze, a été redécouvert il y a peu de temps par le jeune professeur Devin Naar de l'université de Washington (Seattle) dans le cadre de son projet de numérisation et de transmission des «trésors sépharades de Seattle».

Le Centre Naime y Yehoshua Salti

pour les études du Ladino

L'année 2013 marque le dixième anniversaire du Centre Salti d'études du judéo-espagnol à l'université Bar Ilan en Israël. Fondé par un couple originaire de Turquie dont il porte le nom, le Centre se consacre à la diffusion, l'enseignement et la recherche scientifique dans le domaine de la langue et de la culture séfarade. Depuis sa fondation en 2003, il est dirigé par le professeur Shmuel Refael.

Le Centre Salti est aujourd'hui mondialement reconnu pour la grande qualité de ses travaux de recherche qui sont publiés dans les meilleures revues. Il ouvre ses portes aux étudiants et chercheurs du monde entier et a déjà accordé douze maîtrises et huit doctorats.

Il accueille et réalise actuellement de nombreux projets de recherche, parmi lesquels ceux du D^r Dov Cohen et de M. Nissim Caridi, qui ont récemment achevé la numérisation des fonds de la bibliothèque.

Le Centre a soutenu la publication des titres suivants : Ora (Rodrigue) Schwarzwald, *Sidur para mujeres en ladino* (Livre de prières pour les femmes en ladino) ; Elena Romero, *Estudios sefardíes dedicados a la memoria de Iacob M. Hassan* (Études sépharades dédiées à la mémoire de M. Jacob Hassan) ; Michal Held, *Vén te kontare* (Viens, je vais te raconter) ; Shmuel Refael, *Un grito en el silencio* (Un cri dans le silence). Le Centre Salti dispose d'un site internet : www.ladino-biu.com

Moshiko no kome bureka

Raconté par Esther Lévy, 1987
dans *El Kurtijo Enkantado,*
kuentos i konsejas del mundo
djudeo-espanyol
de Matilda Koen-Sarano.

Éditeur Nur-Afakot
Jérusalem, 2002

Moshiko ne mange pas de Borekas

**Kontado por Ester Lévy,
Traduction François Azar**

Avia uno ke era muy riko i l'agradava darse ayres. Stava kaminando a la kaye, tumo dos konesidos, les disho : « Vini, Vini a mi kaza ! Vos vo azer la onor ! »

I vinieron en kaza i el disho : « Moshiko ! Presto, asiende la lumbri. Trae la karne ! Trae las burekas ! Trae los huevos ! Trae el raki !! »

I Moshiko stuvo korre korre, korre korre: ya asendio la lumbri, ya mitio la karne... I eyos s'asentaron, kumieron, bivieron... Moshiko sta mirando k'el patron no le sta dando a el ni una bureka a gostar !

Disheran los musafires al patron : « Diga ? Moshiko no kere una bureka ? »

« No, no kome ! » disho el patron.

« Moshiko no kere un pisiko de karne asada ? »

« No, no kome ! Tiene el ojo muy arto ! »

Disho Moshiko : « Aspera, yo le v'a meter meoyo an este patron ! »

Salio uno de los musafires afuera, le disho :

Il était une fois un homme très riche qui aimait se donner de grands airs. Il marchait dans la rue et rencontrant deux connaissances il leur dit : « Venez, venez dans ma maison ! Je vous invite ! »

Arrivés à son domicile, il dit : « Moshiko ! Vite, allume le feu ! Apporte la viande ! Apporte les borekas ! Apporte les œufs ! Apporte le raki !! »

Et Moshiko courait partout, allumant le feu, disposant la viande... ils s'assirent, mangèrent, burent... et Moshiko voyait que le maître de maison ne lui donnait pas même une boreka à goûter !

Les invités dirent au patron : « Dis ? Moshiko ne veut pas d'une boreka ? »

« Non, il n'en mange pas ! » dit le maître de maison.

« Moshiko ne veut pas d'un petit morceau de rôti ? »

« Non, non il n'en mange pas ! Il n'en a pas envie ! »

Moshiko se dit : « Attends, je vais lui remettre la tête à sa place à ce maître ! »

Un des invités sortit et Moshiko lui dit : « Écoute, tu as vu mon maître tout calme ? Mais en un instant il

«Mira, stash viendo a mi mestro ansina kayado ? Ama end'una le viene una birra !... Vos v'anferrar a los dos...ansina...vos va arrazgar !!»

«Addio !» disho el musafir, «Kualo stas avlando, Moshiko ? Kualo ? Komo vamos a saver ? !...»

Disho Moshiko : « Kuando vash a ver ke sta aziendo... ansina...kon las manos, kijo dizir ke ya sta para tomarle la birra i ke ya se esta alvantando para aharvarvos !»

Bueno, el musafir entro de nuevo, i ya bevieron otr'un vaziko di raki, ya komieron otr'un pisiko di karne, i el patron impeso a azer ansina, bushkando los sigarros, para asinder un sigarro.

Los dos, ki vieron esto !... S'levantaron i lo aferraron, le disheron : « Mira, ya ti va pasar ! No ay nada !»

«Addio !» disho el, «Kualo tengo ? Kualo izi ? Kualo stash viendo ? !»

Le disheron : « No ay nada ! No te tomes sehora ! Los males no pasan por las muntanyas, pasan por los benadames ! Ansina es ! Asenta, trayeremos un vazo de agua...Ya te va pasar ! Ya te va pasar !»

«Kualo es ?» disho el, «Ken vos disho ke tengo krizas ? Kualo tengo ?»

Disherón : « Na, Moshiko mos disho !»

Disho : « Moshiko ! Ven aki ! Yo tengo krizas ! ? ! Yo aharvo a la djente ? !»

« I yo no komo bureka ? ! Yo no bevo raki ? !» le disho Moshiko.

s'enrage !... Il va vous attraper tous les deux... comme ça... et vous mettre en pièces ! !»

« Mon Dieu ! » dit l'invité, « Que dis-tu, Moshiko ? Comment ? Comment le saurons-nous ? !... »

Moshiko lui dit : « Quand tu vas le voir faire... comme cela... avec les mains, cela veut dire qu'il est sur le point de s'enrager et de se lever pour vous frapper ! »

L'invité entra de nouveau et ils burent un autre verre de raki, mangèrent un autre morceau de viande et le maître se mit à faire comme cela, en cherchant ses cigarettes pour fumer.

Les deux invités voyant ça se levèrent et l'attrapèrent en lui disant : « Écoute, cela va te passer ! Ce n'est rien ! »

« Mon Dieu ! » dit-il, « Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que vous voyez ? ! »

Ils lui dirent : « Ce n'est rien ! Ne t'inquiète pas ! Les maladies ne s'attaquent pas aux montagnes, elles s'attaquent aux hommes ! C'est ainsi ! Assieds-toi, nous allons t'apporter un verre d'eau ! Cela va te passer ! Cela va te passer ! »

« Qu'est-ce que c'est ? » dit-il, « Qui vous a dit que j'avais des crises ? Qu'est-ce que j'ai ? »

Ils dirent : « Eh bien Moshiko nous l'a dit ! »

Il dit : « Moshiko ! Viens ici ! J'ai des crises moi ? ! Je frappe les gens moi ? ! »

« Et moi je ne mange pas de boreka ? ! Je ne bois pas de raki ? ! » lui dit Moshiko.

Line Amselem

Tratado del alma gemela

Traité de l'âme jumelle

**Tratado del alma gemela
(*Traité de l'âme jumelle*).**
Esther Bendahan



Ediciones del
Viento, Coruña
2012
ISBN: 978-84-
15474-38-1

Tratado del alma gemela (Traité de l'âme jumelle), A Coruña, Ediciones del Viento, 2012, septième livre de la romancière espagnole Esther Bendahan, née à Tétouan, a remporté la XXIII^e édition du prix Torrente Ballester. Le jury a souligné: « La grande ambition de l'auteur de construire dans ce roman une histoire sur la culture juive, avec une importante part de réflexion et grâce à la force que donne l'intrigue fondée sur la recherche d'un livre sacré perdu par une famille. »

L'œuvre d'Esther Bendahan aborde par le roman l'histoire des Juifs du Maroc installés en Espagne; la question de la transmission culturelle y est centrale. Dans son dernier livre paru, *Tratado del Alma gemela (Traité de l'âme jumelle)*, l'auteur en fait une fable, entre quête d'identité et histoire d'amour.

Tout commence dans le mystère : deux hommes jeunes vivent à Madrid et ne se connaissent pas ; ils reçoivent une lettre similaire leur annonçant qu'ils pourront percevoir un héritage s'ils se rendent ensemble dans une ville du Nord du Maroc pour y récupérer un sepher Torah laissé par leur famille lorsqu'elle a quitté précipitamment le pays. Ils apprennent à cette occasion qu'ils ont le même père et découvrent à quel point ils mènent des vies différentes, malgré cette origine commune.

Le premier, Ambram, est rabbin ; il lit la lettre alors qu'il accompagne un homme dans sa conversion au judaïsme et dans son mariage. Il fait preuve d'empathie à son égard, peut-être parce qu'il est lui-même à la recherche de celle qui pourrait devenir son épouse. Dans ses réflexions sur le « bon amour », il est influencé par un manuscrit cabbalistique du XVII^e siècle, *Le Traité sur les définitions et les aspects des sephirot en connexion avec l'âme jumelle*.

Le second destinataire, Daniel, est animateur d'une émission de radio à la mode ; il prend avec une relative désinvolture ses incertitudes professionnelles et sa vie amoureuse. Lorsqu'il papillonne entre les différentes femmes qu'il désire, l'écriture se fait sensuelle.

Au moment où les deux frères font connaissance, un troisième personnage se greffe à l'intrigue : Mercedes, une femme de leur âge, mariée et mère de famille, qui prépare avec Ambram la bar mitsvah de son fils.

Chacun incarne une modalité du judaïsme d'aujourd'hui : Daniel, dont la mère n'est pas juive, est loin de la religion de son père ; Ambram, tout au contraire, en a fait son métier. Il est né au Maroc, connaît les traditions de la génération antérieure, parle haketía et comprend l'arabe. Quant à Mercedes, elle est entre les deux ; elle a épousé un homme qui n'est pas juif, mais souhaite transmettre sa religion à ses enfants. Elle est troublée par les avances de Daniel, mais ne peut se résoudre à tromper son mari.

La structure en chapitres donnant accès tour à tour aux réflexions de chacun des personnages et à la complexité des liens qui se tissent entre eux est une des grandes réussites du livre. Les pensées les plus intimes sont offertes au lecteur sans lui asséner de vérité tranchée.

Il s'agit d'un roman générationnel qui interroge sur la difficile préservation de l'héritage culturel et religieux après la rupture que la seconde moitié du XX^e siècle a occasionnée dans la très longue histoire des juifs du Maroc. Moins violente que d'autres, en apparence, cette transition n'en est pas moins radicale.

Tratado del alma gemela est le premier volet d'une trilogie dont nous attendons les deux autres parties. On pourra lire en attendant *Déjalo ya volveremos* (Barcelone, Seix Barral, 2006) une délicate évocation de l'arrivée d'une famille en Espagne vue par une enfant entrant dans l'adolescence ou *Deshojando alcachofas* (Barcelone, Seix Barral, 2005), qui confronte les expériences de trois femmes, deux Juives et une Dominicaine fraîchement arrivée en Espagne.

Esther Bendahan a le courage d'ouvrir dans ses livres les maisons et les cœurs de ses personnages juifs originaires du Nord du Maroc et l'on sait combien les judéo-espagnols sont pudiques et, d'autre part, combien la religion juive et son histoire récente est mal connue en Espagne et ailleurs. Il faut pour cela faire preuve de beaucoup de subtilité et de confiance en l'intelligence des lecteurs. L'accueil de ses livres dans son pays montre que cet équilibre est tenu dans une maturité partagée.

Line Amselem est agrégée d'espagnol et maître de conférences à l'université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Para meldar

Brigitte Peskine

Une enfance juive en Méditerranée musulmane

**Une enfance juive en
Méditerranée musulmane.
Textes inédits recueillis par
Leïla Sebbar**



**Édition Bleu
autour**
2012
ISBN:
9782358480383

Il est impossible de résumer des textes aussi différents en quelques pages, mais saluons d'abord la démarche : trente quatre « Gens du livre » selon l'expression de Léïla Sebbar évoquent leur enfance en Algérie, Maroc, Tunisie, Turquie, Egypte, Liban en des termes d'une rare honnêteté quand on considère que tous ont subi le même arrachement à un âge encore tendre, où les souvenirs et les sensations passées ont tendance à être réinventées.

Beaucoup de points de convergence entre ces différents auteurs, malgré la spécificité historique ou sociale de chacun d'eux.

Tout d'abord, la triangulation. Toutes les situations mettent en avant la coexistence (longtemps pacifique) des Chrétiens, des Musulmans et des Juifs. Chaque communauté fréquente les autres, à l'école ou pour le travail, mais ça s'arrête à la porte de la maison.

Cette triangulation, qui rappelle l'âge d'or espagnol, va être impactée par l'Histoire. La première rupture correspond au décret Crémieux qui, en 1870, donne la nationalité française aux Juifs d'Algérie mais pas aux Musulmans. C'est un rude coup donné à ce que André Azoulay appelle la « capillarité judéo-musulmane ». Les Juifs d'Algérie participeront aux deux guerres mondiales avant que le gouvernement de Vichy ne les déchoient de leur nationalité.

Le cas de l'Algérie est donc particulier. Pendant la guerre d'indépendance, les Juifs algériens ne se reconnaissent pas dans l'OAS dont certains dirigeants ont été farouchement pétainistes. Et le clivage avec les « Arabes » (on ne disait pas Musulmans, comme on ne disait pas Juif mais Israélite) reste impacté par ce fameux décret Crémieux. Puis la multiplication des attentats les force à faire le choix du départ.

Daniel Mesguich : « De Juifs arabes qu'ils étaient, ils se firent, non pas Juifs français, mais Français juifs : pour ne plus être arabes, ils cessèrent (presque) d'être juifs. »

La Tunisie et le Maroc connaissent les mêmes « conflits de loyauté ». Les Juifs sont pris dans une « mauvaise affaire » (bey'aamkata'a), comme dit Ida Kummer (chez nous, on disait « assis entre deux chaises »). « L'exode des colons accentuait notre identité juive, écrit Ralph Toledano. Cessant d'être confondus avec les Nazaréens, nous redevenions Marocains ». D'autant que nombre d'entre eux, d'origine berbère, étaient là avant les Arabes et les Turcs.

Spontanément, les auteurs (mais ce sont, rappelons-le, des Gens du livre) soutiennent les mouve-

ments indépendantistes. Jusqu'au moment où, privés de leur emploi, « exilés chez eux, dans leur origine » selon l'expression de Daniel Sibony, ils se rendent à l'évidence qu'il n'y a pas d'avenir pour eux au Maghreb.

Le départ des colons chrétiens fait voler en éclats la triangulation. La création de l'Etat d'Israël en 1948 avait déjà provoqué des tensions entre Juifs et Arabes. Pourtant les auteurs judéo-arabes soulignent la similitude entre les coutumes, la nourriture, et même la religion : ils égorgent un mouton pour Pessah et pour l'Aïd, affectionnent la même pâte d'abricot (ma grand-mère en recevait d'Istanbul) portent (pour les plus vieux d'entre eux) le même costume, parlent (parmi d'autres) la même langue, crient les mêmes youyous lors des mariages.

La langue : tous les auteurs en parlent, souvent avec humour. Il y avait l'Arabe ou le judéo-espagnol, langue vernaculaire, le Français, langue du progrès (et de l'AIU), de l'assimilation, de la modernité ; mais aussi « l'autre langue », la bâtarde, la mélangée, truffée de mots arabes, français et espagnols, la mal-aimée comme dit Anny Dayan Rosenman. La langue est également un marqueur social : « Dans les milieux populaires, parler arabe faisait trop juif alors que dans les familles bourgeoises, parler arabe faisait trop arabe » note Ida Kummer. Quel traumatisme quand les Français de France moqueront leur accent ou leurs expressions : « C'est magnifique, c'est catastrophique » dit-on chez Rita Rachel Cohen. « Que je te raconte ! » se souvient Lizi Behmoaras ; un plat s'appelle un « manger », on parle fort, on rit de même.

Vient un temps où la langue, quelle qu'elle soit, n'est plus que chuchotée : En Tunisie, sur la « plage des comptes bloqués » (Bourguiba interdisait aux Juifs de partir avec de l'argent), le projet de départ est secret, et le mot juif tabou. On dit « J. » et « Canada » pour Israël.

Les auteurs se défendent d'une nostalgie attendrie. Benjamin Stora : « Sans le savoir, j'étouffais ». Isolé et décalé au lycée Janson de Sailly, il



Lydia Azar
et sa sœur
Yvette Sarfaty
devant la plage
d'Alexandrie
vers 1940.

Photothèque Enrico
Isacco.

comprend qu'il doit « tout dissimuler de mes origines, tant orientales que juives, décoder de nouvelles normes, et travailler, travailler, redevenir le premier de la classe ». Et très vite « un sentiment de liberté m'a gagné ».

Les auteurs de ce recueil représentent la dernière génération d'un peuple sédentarisé pendant des centaines d'années, mais qui semble avoir toujours su qu'il reprendrait le chemin de l'exil. Petites histoires au sein de l'Histoire majuscule, avec toutes les nuances d'une hiérarchie sociale extrêmement rigide : en Turquie, les Juifs sépharades méprisent les Polaks et les Roumains ; en Tunisie, les Juifs livournais méprisent les arabophones, partout les Juifs émancipés méprisent ceux du Mellah, les Algérois méprisent les Constantinois etc. La confiscation des biens et le rapatriement en France dans des banlieues inhospitalières n'ont pas abrogé les clivages. Et beaucoup de ceux qui se sont d'abord établis en Israël ne sont pas restés, effarés par le mépris des Ashkénazes à leur égard... Jusqu'à ce que les Juifs russes les remplacent dans le rôle des mal-aimés.

Tous ont vécu une rupture, tous regrettent le climat, les couleurs, la lumière, la douceur d'une vie communautaire, mais parmi ces 34 auteurs, je n'en vois guère qui auraient supporté les codes surannés qui allaient avec. Une mutation était en cours, avant même leur naissance. Au temps de leurs grands-parents, l'Alliance avait remporté le premier combat des modernes contre les anciens. La décolonisation a remporté le second.

Il n'y a plus, ou presque, de Juifs en Méditerranée musulmane. Mais il est intéressant de noter que ces derniers témoins m'ont tous, ou presque, semblé favorables à la création d'un état palestinien et à la paix au Moyen Orient. On dit en France que la guerre est une affaire trop compliquée pour la confier à des militaires. On pourrait ajouter que l'Orient est trop compliqué pour le confier à des Occidentaux. Mais à qui le confier ?

.....

Brigitte Peskine est écrivain et notamment l'auteur des *Eaux douces d'Europe* (Seuil, 1996) et de *Buena familia* (Nil/Laffont, 2000).

Las komidas de las nonas

D'excellentes recettes judéo-espagnoles se trouvent sur le blog *Savores de Siempre* tenu par notre amie Sarah Isikli dont la famille est originaire d'Izmir.

Nous avons déjà eu l'occasion de nous y référer ici. Tous les grands classiques de la cuisine judéo-espagnole sont là, impeccablement interprétés et illustrés par de très belles photos et, mieux encore, écrits en judéo-espagnol!

Nous vous proposons une recette lactée du blog *Savores de Siempre* parfaitement adaptée à la fête de Chavouoth qui célèbre le don de la Loi sur le Mont Sinaï. Cette fête de pèlerinage comporte également une dimension agricole. À la fin du printemps, brebis et chèvres allaitent encore leurs petits, aussi les produits laitiers sont-ils abondants. La loi étant comparée au lait, les recettes de Chavouoth ne pouvaient que contenir des fromages frais et autres produits laitiers.

KEŞKÜL

Keridos amigos, a mi me agrada mucho sutlach, keşkül... Todo lo ke se aze kon leche. En Turkiya es una koza ke se puede komer en aziendo nuestro shopping. Para los Izmiris kon glasada de Mennan* (en el charchi) es una maravilla.

Ingredientes

1 Lt. de leche
3 kucharas (de supá) de arina de trigo (o de nişasta)
1 kuchara (de supá) de arina de aroz
3 kucharas de muez molida
7 kucharas de asukar
25-30 gr. manteka

Preparamiyento

Meter la leche a kayentar kon 7 kucharas de asukar.
Entrementes mesklar la arina de aroz i la arina de trigo kon un poko de agua.
Kuando la leche buye ajustar el mesklado de arinas, mesklar fina ke se aze espeso.
Amatar el fuego, ajustar la manteka i mesklar bueno de nuevo.
Vaziar el keşkül el los vazos. Meter al yelar i meter muez molida antes de komer.



Ingrédients

1 litre de lait
3 cuillères à soupe de farine de blé (ou de maïs)
1 cuillère à soupe de farine de riz
3 cuillères de poudre de noix
7 cuillères de sucre
25 à 30 grammes de beurre

Préparation

Faire chauffer le lait avec les 7 cuillères de sucre. Pendant ce temps mélanger la farine de riz et de blé avec un peu d'eau.
Quand le lait bout ajouter le mélange de farine, remuer jusqu'à ce que cela épaississe.
Éteindre le feu, ajouter le beurre et bien remuer à nouveau.
Verser le keşkül dans les verres.
Mettre au réfrigérateur et saupoudrer de noix moulues avant de manger.

Chers amis,

J'aime beaucoup le sutlach, le keşkül... tout ce qui est à base de lait. En Turquie c'est une chose que l'on peut manger sur le pouce en faisant les courses. Pour les habitants d'Izmir avec une glace de Mennan (au marché) c'est une chose merveilleuse.*

*Mennan est un glacier réputé du bazar d'Izmir.

Aki Estamos

6 L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan,
Michael Alpert, Line Amselem,
François Azar, Rachel Bortnick
Amado, Jean Covo, Corinne
Deunailles, Lise Gutman, Tcheky
Karyo, Matilda Koen-Sarano,
Jenny Laneurie Fresco, Enrico
Isacco, Sarah Isikli, Ester Lévy,
Bella Lustyk, Henri Nahum,
Brigitte Peskine, Marie-Christine
Varol, Susana Weich-Shahak.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Lucie, Rachel et Laura Hodara
étudiantes. La Chaux-de-Fonds,
Suisse, 1916. Collection Estelle
Dorra. Photothèque sépharade
Enrico Isacco.

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresépharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300022

Avril 2013
Tirage: 800 exemplaires

Aki Estamos - AALS remercie de leur soutien M. Dominique Romano
et les institutions suivantes:

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

La Lettre
Sépharade

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild

akadem
le campus numérique juif